

Autopsie 4

Marc Babin

Numéro 156, hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Babin, M. (2018). Autopsie 4. *Moebius*, (156), 109–113.

AUTOPSIE 4

Marc Babin

Je suis un homme blessé, un malheureux, heureux les pauvres de cœur, je suis un handicap. Mon Dieu, qu'avons-nous fait pour en arriver là? Mon reflet d'homme blanc condamné, sans plus aucun privilège, s'enfuit par la fenêtre. Je suis dans la rue tout petit, araignée de béton, et je regarde ma voix d'en haut, araignée de salon. Ma voix : ses envies qui me montent à la bouche. Elle regarde par la fenêtre. Il regarde le building. Bye-bye chauffeur. Bonjour chauffeuse. Le disque aléatoire du souvenir impose son orchestre volatil et, d'un moment, on passe à l'autre et, d'une personne, on passe à l'autre, Cécile, Gisèle, Bertrand, Booba. Booba, qu'avons-nous fait pour en arriver là?

Booba est mon Dieu. La première fois que j'ai vu le D.U.C. en concert, j'étais une bête de foire, heureuses les bêtes de son, j'avais des muscles. J'avais de quoi tenir debout, et je tanguais, je tanguais pour le plaisir d'y aller, allez, tangué, tangué avec moi, tangué avec moi mon amour, je t'aime, m'aimes-tu? Elle : « Je baise pas la première fois. » Moi : « Je baise pas la deuxième. » Ainsi, on en est restés là. Je dansais en me déhanchant le cul sur tes beats déchirants quand ma cheville a cédé, Booba. Je me suis retrouvé à l'hôpital où

j'ai chanté tes chansons à voix basse et arrêté de marcher, puis je me suis retrouvé ici, chez moi, à regarder par la fenêtre les fesses qui passent, le cul qui suit. D'en haut, je méprise les baisers, les querelles, les liaisons, le soleil ; et le soleil, les liaisons, les querelles, les baisers me méprisent. En haut, duc de Boulogne, je suis abandonné comme une vieille chaussette de chiffon trouée, et je suis en bas. La vie est difficile. Que la vie soit difficile est une vérité ordinaire, la première des quatre nobles vérités enseignées par Bouddha. Bullshit. Depuis que ma cheville a cédé, depuis que la rupture a fait mal, ce monde m'écœure comme un ventilateur d'été, comme une serpillière, comme la poussière chauffée sous les calorifères les premiers jours d'octobre, quand ma tartine vire au frette. Ce monde, et ses coupables métissés qui volent nos femmes, je pourrais le Boko Haram.

Parmi les personnes vivantes avec lesquelles je fais désormais du sexe physiquement, on trouve les moches, les moins moches, les autres. Et les prostitués. On trouve, parmi les prostituées et prostitués vivants avec lesquels je fais du sexe physiquement, des certains qui me font jouir, des autres qui me font pas. Pas facile. Les putes ne sont pas terribles, les travailleurs du sexe ne sont pas. Regardent par la fenêtre de leur vocation et réclament : « 200 ! » Je me demande, moi, innocent comme je suis, qui joue quoi, et si le client n'est pas aussi le prostitué. « 180 ! » Ma voix de dérangé qui essaie de magasiner comme on marchandé une personne itinérante, en s'excusant de n'avoir pas. La Bible dit : « Je serais une salope matérialiste » (*Autopsie 4*, ch. 17, v. 31).

La première personne vivante avec laquelle j'ai fait du sexe physiquement était une Arabe métissée. Elle avait

beaucoup d'imagination parce qu'elle était, devons-nous la croire, «une femme qui en a vu d'autres». Après avoir payé un extra de 80 dollars d'homme blanc privilégié pour contribuer à faire venir sa famille au Canada, j'ai joui. La deuxième personne vivante avec laquelle j'ai fait du sexe physiquement s'appelait Gisèle, Cécile, c'était une maman d'ici. Elle m'a expliqué ses trous, avec ou sans protection, avec la protection du pimp. Elle m'a expliqué qu'il allait me casser la gueule si je payais pas, «tu payes d'abord». Elle a souri. Promené une main sur ma cuisse. «T'as soif?» C'était une femme assez bien, pas particulièrement moche, que j'aurais pu 1) demander en mariage ou 2) Boko Haram. Elle s'appelait Cécile. Elle s'appelait Gisèle. Elles existent. On a bu chacun notre verre, c'est tout ce que j'avais, et comme on avait toute la nuit, on a partagé des tranches de pain beurrées d'anecdotes de vie et d'écœurement narratif, quelqu'un a raconté: «J'ai mal au ventre.» Alors on a fait de la coke. «Ça nous donnera envie.» Mais on n'a eu envie de rien. On est restés là à parler de nos tatous. Du bien qu'on prend à se faire mal. Du mal au ventre qui passe pas. Du combat entre le bien et le mal dans *Le seigneur des anneaux* et du combat entre la lumière et les ténèbres dans l'appartement. On a ri jaune. On n'a plus ri. On a éteint le plafonnier. La troisième personne vivante avec laquelle j'ai fait du sexe physiquement s'appelait Cécile ou Gisèle, on a bu à en perdre la raison: «Caca!» C'était une voix ampoulée, de guenille, de greluce, et tandis que la tartine verbale pourrissait sur un silence malaisant, j'ai inséré, pour détendre l'atmosphère, un disque compact. La quatrième personne vivante avec laquelle j'ai fait du sexe physiquement regardait mon reflet descendre dans le vide, ramper sur l'asphalte, je suis seul. Quelqu'un a raconté:

«Ce monde m'écœure.» L'expérience de cul était ordinaire et je pensais, masturbé, à combien ça ne veut pas dire grand-chose, «ce monde», à combien ça ne veut pas dire grand-chose, «m'écœure» – mais que si ça ne veut pas dire grand-chose, tant mieux. «Quelque chose ne va pas?» On a essayé de parler du parfum, du tabac, du café, du parfum des fumeurs parfumés qui vont s'acheter du café mais on était mal, alors on a fait de la coke. Et en caleçons dans le salon, on a rédigé un manifeste :

MON MAL ressemble à une bouchée de pain. À la bouchée que je mâche. À la tartine que je mâche des yeux. À l'écœurement que j'ai DE VOIR. Ou est-ce de goûter? MAL DE GRAINE dans l'assiette, sur la langue. Mal de la grosse pâte épaisse qui colle au palais dans un espace HEUREUX, bouchée du matin, chagrin. Pour faire passer la bouchée, shooter, mais le ventre serré, mais la tronche de cul en mode citron: BOUCHÉE DU SOIR.

Le disque aléatoire du souvenir impose son orchestre volatil et d'un moment, on passe à l'autre, et d'une personne, on passe à l'autre, mardi Cécile, jeudi Gisèle, Bertrand vendredi. Contre l'ennui lancinant du personnage blessé, forcé d'observer par sa fenêtre les fesses qui passent, le cul qui suit, il reste ça, le disque. L'histoire d'un trip de cul entre des personnages visiblement interchangeables, moi qui suis heureux, moi qui suis malheureux, et moi.

La unième personne vivante avec laquelle je vais faire du sexe physiquement s'appelle donc Bertrand. Lui regarde par la fenêtre. Lui regarde le building. «Debout. Tourne-toi. T'es pas bon si t'as pas d'fesses.» Bertrand m'observe. «180!» Il jette la piasse sur le lit et je dis oui en voulant

dire non, je suis mélangé mais le deal est fait. Bertrand est un homme rachitique, doux et alcoolique. Un connard, de toute évidence, qui a raté sa vie. Mais Bertrand a une sexualité ordonnée. Tous les vendredis, je le regarde déshabiller le building. Ça monte en haut. Ça ôte ses bottes. Ça s'assoit. Tous les vendredis, il regarde mon reflet qui s'enfuit dans la rue, «Debout», il s'assoit sur la bolle et j'entre mon pénis cul sec, il avale, met un doigt dans le cul sec et je crache. On tire. La chasse, un coup, une puff, une ligne, la nuit, infatigable, regarde mon reflet qui descend dans la rue ramper à quatre pattes, araignée du matin, araignée du soir, et tout a le goût écœurant du retournement: «Tourne-toi.» Je me mets sur le dos, Ô plaisir de me faire dominer et fierté acrobate, coloniale, de donner du plaisir, puis, tout se passe très vite, Ô mépris, Ô désir que j'échange pour une piasse, tout cela m'écœure et je fais des bêtises partout, tout à fait malheureux, heureux les imbéciles heureux, Bertrand avoue: «Tu me fais du mal.»

Ça ôte capote, ça met ses bas, ça claque même pas la porte. Bertrand, qu'avons-nous fait pour en arriver là? Perché au bord de la fenêtre, je regarde Bertrand qui se casse. J'ai envie de l'assassiner... J'ai envie de l'assassiner parce qu'il m'abandonne maintenant. J'exige qu'on me branche le Super Nintendo, j'exige, abandonné comme une vieille chaussette de chiffon troué, j'attends. Le Super Nintendo et le retour de Bertrand, j'entends. Mes béquilles posées sur le sol. Faut-il exécuter un paquet d'innocents pour s'excuser de choisir mal? J'appuie une béquille contre mon épaule et place ma main sur la poignée. Bertrand, qu'avons-nous fait pour en arriver là? Le corps appuyé contre le AK-47, je pose un doigt sur la gâchette. Mais je ne tirerai pas. Je suis un gentil garçon.